

PAYSAGES DE SICILE

IMPRESSIONS D'ART ET DE PLEIN AIR

SUITE ET FIN

IV

PALERME. — LA PATRONNE

Nous nous en voudrions de quitter la Conque d'or, sans avoir fait le pèlerinage traditionnel à la grotte de la célèbre patronne de ces lieux, sainte Rosalie.

Ah! la douce figure de femme! Presque dans tous les pays, depuis le commencement de l'ère chrétienne, et depuis que les chrétiens ont appris à vénérer la femme, primitivement déchue dans l'erreur idolâtrique, sous les traits de celle qui « est bénie » entre toutes celles de son sexe, parce qu'elle fut la mère du « plus beau des enfants des hommes », on rencontre une sainte, une femme, une jeune fille qui, tantôt par l'éclat de sa naissance, tantôt par celui de ses vertus, est devenue comme le *palladium* des lieux qui l'ont vu naître ou mourir. A Rome, c'est Agnès ou Cécile; à Paris, c'est Geneviève; en Allemagne, c'est Ursule; à Alexandrie, c'est Catherine; à Lima, c'est Rose; à Palerme, c'est Rosalie.

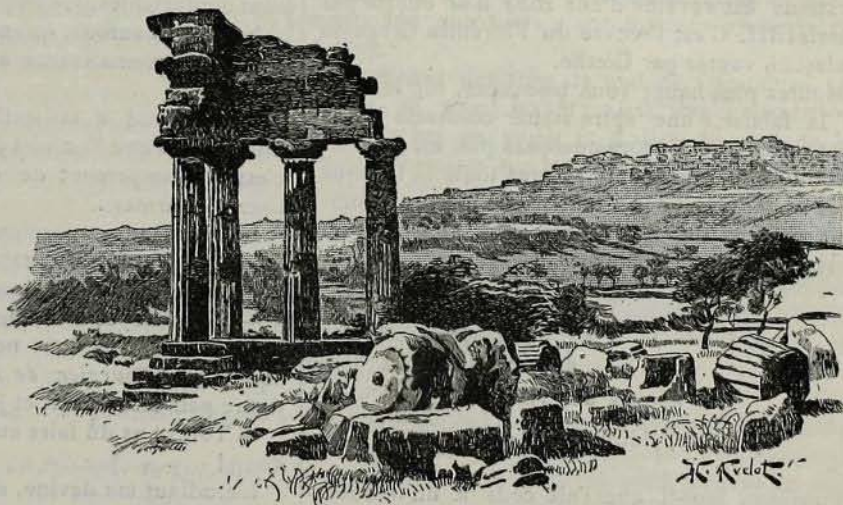
Et leur nom parfois... comme pour ces der-

nières, est synonyme de beauté et de parfum. Presque toujours aussi, roses elles ont vécu

..... Ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

C'est que le Divin Jardinier, les trouvant trop parfaites, les a coupées dans la rosée matinale pour en embaumer le ciel!

Rosalie est une de ces figures. Née à Palerme, elle était fille de Sinibaud ou Sinibalde, seigneur de Roses, et de Quisquina, descendant de la fa-



Ruines du temple de Jupiter, à Girgenti.

mille impériale de Charlemagne. Dès sa jeunesse, elle sut mépriser toutes les vanités du monde et, secouant le joug des grandeurs humaines pour vaquer en toute liberté aux occupations célestes,

elle vint fixer sa demeure dans une grotte du mont Pellegrino. Là, livrée tout entière aux pieuses méditations, elle mena une vie angélique, dans les austérités de la pénitence, jointes au travail des mains.

Cela ne dit rien pour les gens du monde absorbés par leur occupations et leurs plaisirs; cela dit tout dans le souvenir des peuples.

Rosalie mourut en 1160. Et dans l'île heureuse, échauffée par les feux du brillant soleil, des églises, des monastères, furent érigés en son honneur, et quand vient le jour de sa fête, au 15 juillet, la foule se précipite au mont Pellegrino, les fidèles le gravissent, la nuit, un cierge à la main, et on illumine la ville et les bosquets qui l'entourent.

Au départ, le marin sicilien s'écrie :

..... Munti Piddirinu,
Cu sa si' n' altra vota nni videnni!

« Mont Pellegrino, qui sait si nous vous reverrons encore ! »

Et au retour :

Munti Piddirinu, alligrari mi fai!

« Mont Pellegrino, tu me rends heureux ! »

Si donc on contourne la célèbre montagne, et si l'on gravit la large rampe en zigzags qui s'élève sur son flanc méridional, en une heure et quart, on peut atteindre la grotte de la sainte et l'autel en marbre où reposent ses restes vénérés.

On l'a représentée là dans l'attitude de l'extase : sa statue est revêtue d'une robe d'or offerte par Charles III. C'est l'œuvre du Florentin Gregorio Tedeschi, vantée par Goëthe.

Montez plus haut; vous trouverez, sur le bord de la falaise, une autre statue colossale de la sainte patronne. Encore quelques pas, et, du sommet du mont, vous contemplerez toute la Conque d'or, les jardins de la Favorita, la mer, les sommets pointus des îles Lipari et, à l'horizon, la masse neigeuse de l'Etna.

V

LA RÉGION DES TEMPLES

(Ségeste, Sélinonte. Agrigente)

Pourquoi faut-il que j'aie cédé à un mouvement de vaine curiosité? — Tout le monde, me disait-on, va visiter les catacombes du couvent des Capucins. C'est là que, jusqu'en 1882, les riches familles de la ville ont toujours déposé leurs morts.

J'avais pourtant déjà été pris, une fois, à Rome, et toujours dans un couvent de capucins. C'était *Piazza Barberini*, et je suis revenu de là écœuré, après avoir vu des squelettes de moines revêtus de

la robe et du capuchon, grimaçant affreusement et se montrant avec toutes les apparences des damnés, tandis que leurs âmes jouissent de la béatitude céleste, je n'en doute pas.

A Palerme, comme à Rome, la terre a la propriété de dessécher rapidement les corps et de conserver la peau sur les os. Ici, ce ne sont plus des moines qu'on nous exhibe, mais des femmes parées de robes élégantes; coiffées de rubans et de dentelles, des jeunes filles de vingt ans, hélas! des enfants, de tout petits enfants.

Et il s'est trouvé un poète, Ippolito Pindemonte, pour chanter ces horreurs :

Ma cosa forse piu amiranda e forte
Colà m'apparve. (I. Sepolcri.)

« Là, quelque chose de plus admirable et de plus terrible m'apparut. »

Fuyons, et vraiment nous allons voir paraître devant nous des choses admirables et fortes, mais dans l'éther radieux, sous le grand soleil de Dieu.

Nous nous rendons aux ruines célèbres des temples grecs.

Pour cela, l'itinéraire est invariable. Nous devons voir Ségeste d'abord, situé à l'ouest, puis descendre dans le sud, vers Sélinonte et Girgenti (Agrigente).

S'il ne faisait pas si chaud, ce serait un délicieux voyage que celui de Ségeste. La *Ferrovia Sicula occidentale* est admirablement entretenue. elle court au milieu des jardins fleuris; le coup d'œil sur la *Concha* est divin. Les wagons-salons sont confortables, les employés irréprochables.

Nous déchantons, quand nous quittons le train pour faire connaissance avec la campagne et les paysans.

On descend à la station d'Alcamo. La première chose que l'on voit dans la cour, en sortant, c'est un campement de carabiniers royaux, — lisez gendarmes...

Je prends des renseignements près d'un étudiant à qui la fête du Statut donne des vacances.

— Des gendarmes! donc, il y a des brigands?

— N'en croyez rien, *signore*.

Nous montons dans une diligence qui me fait songer au *Courrier de Lyon*. Le cocher a une figure peu rassurante, et je pense encore :

— Toi, tu as dû faire autrefois quelque mauvais coup!

L'étudiant me devine, et dit :

— Il a, en effet, une drôle de figure, mais vous voyez qu'il ne détrousse pas les voyageurs et ne pille pas les voitures; il les conduit.

La route monte en lacet, monte toujours. C'est un pays perdu. A chaque instant, passent à côté de nous des fermiers à cheval, le fusil posé en travers de la selle, à portée de la main.

Je pousse du coude Félix M..., et lui demande :

— Eh bien! mais, ces fusils, pourquoi?

— Pure habitude locale, répond l'étudiant optimiste.

La route est bordée d'une haie de cactus et d'aloès poussieux sous lesquels s'abritent tantôt des pâtres aux yeux farouches, tantôt des escouades de soldats.

— Mais, ces soldats ?

— Ils sont en promenade militaire.

— Vraiment ? Comme ceux alors que nous avons rencontrés, dans les mêmes conditions, sur la route de Palerme à Monréal ?

— Parfaitement. Voyons, *signore*, n'étiez-vous pas à Palerme dimanche dernier ?

— Oui, j'y étais.

— Eh bien, vous n'avez pas manqué d'assister à la revue de quatre heures sur le quai de la *Marina*. Celui qui l'a passée n'est autre que le général Pallavicini, le vainqueur de Catane et le destructeur du brigandage.

Plus de brigands ! mais alors, plus de potences, plus de cordes, plus de pendus ! Le premier vœu de mon ami de Paris ne sera pas réalisé.

Et pourtant...

Pourtant, je me rappelais maintes histoires. On n'a pas besoin d'avoir lu Edmond About, d'avoir été en Grèce et d'avoir fréquenté le *Roi des Montagnes* ; la Sicile est bien la terre classique du brigandage, malgré tout ce qu'on dira, et cela pour trois raisons ; à cause de la *vendetta*, qui est à l'ordre du jour, parce que les habitants sont misérables, et parce qu'ils sont enrôlés dans les sociétés secrètes — la *Maffia*, entre autres — et qu'ils tuent les hommes comme des moineaux. Le Sicilien est paresseux, et aime mieux tenir le maquis que la charrue. Aussi, qu'arrive-t-il ? Le littoral, presque seul, est habité ; les terres ne sont affermées que pour une durée de trois ans ; dans l'intérieur, les gens se serrent les uns contre les autres pour trouver un peu de sécurité, et il n'est pas de petite localité qui ne compte quinze à vingt mille âmes.

Plus de brigands en Sicile ! Allons donc ! Il y en a tellement que la police en voit partout, à tort et à travers, témoin l'amusante histoire contée par Guy de Maupassant (1).

Un savant étranger désire posséder un coléoptère qu'on ne trouve qu'en Sicile. Il écrit à un savant sicilien qui s'adresse à un confrère, lequel répond en ces termes :

« Mon cher Giuseppe, le *Polyphylla Olivieri*, ayant eu connaissance de tes intentions meurtrières, a pris une autre route, et il est allé se réfugier sur la côte de Trapani, où mon ami Lombardo en a capturé plus de cinquante individus. »

Or, la lettre fut égarée ; un paysan trouva dans la rue un papier déchiré à moitié et le mit dans sa poche. Quelque temps après, notre homme a une affaire avec la justice, et il vient devant le tri-

bunal ; il tire son mouchoir, sans doute, et laisse tomber le papier. On s'en saisit ; c'était la lettre ; on lit, mais on ne peut déchiffrer que les mots : « intentions meurtrières, pris une autre route, réfugier, capturé, Lombardo, »

— Qu'est-ce que tout cela, grand Dieu ! se dit-on. Voilà qui est compromettant, d'autant plus qu'un brigand nommé Lombardo ravage la contrée. On interroge le malheureux paysan, qui ne sait que répondre. On le garda trois mois en prison.

Quant à la *Maffia*, elle s'occupe de tout et se mêle à tout : commerce, élections, armée, affaires de cœur.

Un monsieur demande la main d'une jeune fille. Il est trop pauvre, la famille refuse, il insiste ; on l'attire dans un guet-apens, et on le tue.

L'histoire est récente.

Cependant, la diligence nous a amenés à *Calatafimi*, pays de brigands, et l'étudiant nous montre la seule maison où de nobles étrangers peuvent passer la nuit. Vous me croirez, si vous voulez, chères lectrices, j'ai été en Chine, j'ai couché dans des paillotes abominables : c'était mieux que l'*Hotel Garibaldi*, l'aubergiste plus propre et la cuisine meilleure. Ici, la chambre n'était qu'un bouge, le lit n'existait pas, le patron et la patronne ne s'étaient jamais lavés, et le macaroni — le seul plat offert — fut immangeable.

En face de notre chambre, il y avait une salle commune où *contadini* et soldats faisaient grand tapage d'amitié. Heureusement, il y avait des soldats ; sans cela, on nous eût probablement assassinés, soit que nous fussions restés à l'intérieur, soit que nous nous fussions réfugiés au dehors.

Ne disons pas trop de mal de Calatafimi. Le matin, au soleil levant, c'est une consolation d'enfourcher un mulet et d'aller du côté de la hauteur calcaire sur laquelle se dresse l'antique Ségeste.

On s'en approche à travers des prés épais, au milieu des herbes dures, des belles de nuit, des chardons, des soucis et des asphodèles. L'asphodèle ! c'est bien la fleur qui convient aux ruines, aux pays rocheux, la fleur de Palestine et de Judée. Et puis l'acanthé, qui a fait le chapiteau de Corinthe.

Au sommet, voici le temple solitaire, avec, dans le fond, des entablements de rochers gigantesques. Nulle part, peut-être, on ne peut trouver un site aussi solennel et aussi austère.

Est-ce une ruine proprement dite ? Non. Vraisemblablement, l'édifice est tel qu'il a toujours été autrefois, non terminé. La *cella* (sanctuaire) n'existe pas ; les murs n'existent pas. Des colonnes non cannelées, d'une hauteur de sept pieds, forment le temple de Ségeste, en face des montagnes dénudées. Par une échancrure, on aperçoit la mer, le golfe de Castellamare.

Sélinonte fut la rivale de Ségeste, qui implora

(1) *La Vie errante*.

tantôt le secours d'Athènes, tantôt celui de Carthage. Thucydide raconte l'histoire de ces luttes. Sélinonte fut détruite par les armées puniques, Ségeste par Agathocle de Syracuse. Elle se releva un peu, et fut protégée par les Romains, quoique le proconsul Verrès, de néfaste mémoire, lui ait volé sa célèbre statue de Diane. Les Sarrasins la démolirent complètement au *iv^e* siècle.

Ségeste est située dans le nord-ouest; Sélinonte sur les rivages de la mer méridionale, en face de Tunis et de Carthage. Pour s'y rendre, il faut donc traverser toute la province de Trapani, jusqu'à Caltelvetrano; puis le chemin de fer remonte vers le nord, en traversant Marsala, pays de vignobles, et lieu du débarquement de Garibaldi et des fameux *Mille*.

A Caltelvetrano, on se trouve à mille lieues de l'Europe; c'est la pure nature africaine; des cubes blancs, noyés dans une forêt de cactus qui s'élèvent à une hauteur inusitée. On se rend en voiture aux ruines.

C'est le contraire de Ségeste; ici, tout a été détruit par les tremblements de terre et par les hommes. Ce n'est qu'un entassement confus de chapiteaux, de fûts dont le diamètre est énorme parfois, et de blocs de pierres arrachés à un escalier ou à un fronton.

Mais quel site! avec la mer qui murmure doucement à vos pieds, et, derrière les ruines, la courbe immense des monts noyés dans une teinte vaporeuse et violacée. Les bas-reliefs, ou *métopes*, ont été transportés au musée de Palerme. Il y en a dix provenant de trois temples.

Peu de touristes poussent jusqu'ici. Pourtant, quand nous inscrivîmes nos noms sur le registre des voyageurs, nous vîmes, juste au-dessus de la place qu'on nous réservait :

Henri d'Orléans, duc d'Aumale

,.... Il faut voir Agrigente seulement après.

Toujours la rive méridionale, toujours la même mer, toujours le même ciel africain

Oh! cet escalier de géants qui va s'abaissant de degrés en degrés vers la côte azurée! oh! cette route bordée d'oliviers, d'orangers, d'amandiers! oh! cette paix profonde de la campagne, et puis là-bas, au fond, à l'avant-dernier plan, les lignes roses des colonnes doriques, éclairées par les rayons du soleil levant. Je me rappellerai ce divin spectacle longtemps, longtemps!

Ceux qui ont conçu le projet d'élever des autels à la Divinité, dans ce décor unique, étaient des esthètes, ou bien il n'en existe pas. Je voudrais qu'ils eussent connu la vérité religieuse, et je me demande comment la beauté artistique a été compatible avec l'erreur. Serait-ce une leçon de la Providence? A-t-elle voulu récompenser des vertus naturelles par des jouissances exquisées et des visions idéales? Qui pourra le dire?

L'endroit où nous sommes est inconnu de

l'Olympe païen, et les païens l'avaient compris. Dans cette lumière, dans ce cadre, sous ce ciel, ils devaient bâtir des temples.

Quatre colonnes seulement restent de celui de Castor et de Pollux; de celui de Jupiter, le plus grand de toute la Sicile, plus un vestige; une colonne de celui d'Hercule, qui possédait la fameuse statue du Dieu convoitée aussi par Verrès. Enfin, deux sont entiers: celui de la Concorde, avec trente-quatre colonnes et deux frontons, et celui de Junon, moins complet, où Zeuxis avait placé son chef-d'œuvre, la statue de la déesse.

Et maintenant peuplez la solitude, mettez-y des marbres, des meubles précieux, des vases d'or et des parfums; amenez-y les longues théories des hiérophantes au front ceint de bandelettes, des prêtresses en voile blanc et des enfants couronnés de fleurs, un thyrses à la main. Évoquez les grandes figures de Phalaris, de Hieron et d'Empédocle. Pardonnez au premier ses cruautés; oubliez le *Taureau d'airain*, car il fut l'ami de Zénon. Oubliez aussi que le second a versé le sang, car il connut Eschyle et Pindare; ayez pitié de la folie du dernier; il fut le bienfaiteur de son peuple!

Quels hommes! quelles œuvres!

VI

LE PAYS DU FEU

Je ne rapporterai point de chapiteau à mon ami de Paris; à Ségeste, il n'y a pas de ruines; à Sélinonte, les morceaux sont trop gros; de même à Agrigente, témoin cette énorme cariatide, cet Atlas, en quatre morceaux, gisant sur le sol, haute comme la moitié d'une cathédrale.

Nous sommes maintenant en route pour Catane, et nous allons traverser toute l'île, de l'ouest à l'est.

A Lercara commence le pays du feu, avec les mines de soufre et les grands tas coniques qu'on aperçoit partout; les *calcarone*, le monopole de la Sicile; les solfatares, qui produisent plus des deux tiers du stock nécessaire à l'Europe entière, 260,000 tonnes par an, valant 34 millions de francs. Les filons ne seront pas épuisés avant deux siècles, et nos descendants auront encore des allumettes.

Les quais des stations sont encombrés de cubes jaunes cristallisés. N'allons pas dans les mines; c'est l'enfer, et les émanations nauséabondes empêchent de respirer. Pourquoi faut-il que ce soient des enfants, de pauvres êtres de douze ans, qui fassent là le métier de porteurs, aiguillonnés sans cesse par le surveillant, armé d'un bâton ferré?

Tout le pays, entre Castrogiovanni, Cammarata et Girgenti (Agrigente) regorge de soufre. Le sol est en ignition; certains petits lacs renferment des

cratères qui lancent des vapeurs blanches et de la boue argileuse. Les poissons sont foudroyés. Pauvres petits poissons !

A Castrogiovanni, nous apercevons distinctement l'Etna, neige et feu. Nous arrivons à Catane, la ville la plus régulière de toute la Sicile, et où il fait le moins cher vivre. La course en voiture de place coûte *trente centimes* !

Nous visitons la cathédrale, sans pouvoir contempler le fameux voile de sainte Agathe, la douce vierge sicilienne ; on ne le sort qu'aux jours du danger, et l'évêque de Catane, le plaçant devant le fleuve de feu descendant de la montagne, lui dit : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Le feu ! le feu ! Est-il donc vrai que nous le touchons du bout des doigts ? Oui, la *via Stercicoro Etnea*, la plus belle de la ville, la traverse en entier, et, brusquement, à l'extrémité du faubourg elle se raidit et montre, derrière une couronne d'oliviers et d'orangers, le monstre menaçant.

C'est curieux ! Il a ruiné et mangé ses voisins tant de fois ! Les années suivantes furent fatales, entre autres : 1169, 1323, 1669, 1819, 1886, 1893. Le tremblement de terre de 1693 détruisit quarante villes ou villages, et engloutit 60,000 personnes. Eh bien, on dirait qu'ils l'aiment, le monstre !

Irons-nous le contempler de plus près ? Écoutez :

Un jour, je suis monté à grand'peine, à travers des cendres glissantes, au sommet d'une montagne creusée à son sommet en forme de cuvette ; j'ai décidé mes guides, à prix d'or, à descendre dans le trou, l'horrible trou !

Les pieds nous brûlaient, la température était infernale ; nous entendions des détonations formidables sortir de six cônes groupés autour d'un cône central, et tous lançaient d'innombrables projectiles, des flammes d'un rouge sang, des pierres ignées, de la boue brûlante. Je suis passé à côté de crevasses où j'ai entrevu des torrents de feu, et enfin sur un pont de lave durcie qui enjambait une coulée ardente large de cinq mètres ! Oh ! Dieu ! si pourtant cet abri fragile s'était rompu ! Je tombais là et je flambais comme les torches vivantes des jardins de Néron !

Qu'ai-je fait ce jour-là ? Un acte téméraire, une folie..... J'ai juré que je ne recommencerais jamais. C'était en 1879, au Vésuve.

Et, du reste, l'Etna est la moitié du temps inaccessible.

Le sort en est jeté, je ne rapporterai même pas à mon ami un morceau de lave.

Et, comme le temps ne me permet pas de pousser jusqu'à Syracuse, il n'aura pas sa bouteille ; je n'ai pas été à Marsala ; j'ai voulu voir l'intendant de la villa d'Orléans et du crû de Zucco à Palerme. Il m'a répondu :

— Vous trouverez du Zucco à Paris, boulevard Poissonnière, dans de meilleures conditions.

Je ne rapporte donc rien, rien que le souvenir charmant de cette excursion et des sensations exquis éprouvées en face des merveilles de la nature et de l'art.

CHARLES DE VITIS.

FIN

BONSOIR !



^ flamme a réchauffé les chers petits pieds roses
Et l'enfant a gagné son coucher si douillet.
Tout est calme au dedans, les persiennes bien closes,
Et la mère attentive, assise au blanc chevet,
Écoute avec amour le frêle et doux murmure
Que laissent échapper des lèvres de trois ans :
Monologue charmant, voix touchante et si pure,
Qui, petit à petit, va toujours s'éteignant.
Elle écoute, pensive, en la douce lumière
Du foyer qui répand une demi-clarté,
Toute calme et sereine, et s'oubliant entière
Dans l'exquise tiédeur du réduit enchanté.
Bientôt tout fait silence. Alors la tendre mère,
Couvant d'un long regard son trésor, son espoir,
Pose un ardent baiser sur la tête si chère
En lui disant tout bas ce simple mot : « Bonsoir ! »

Sainte bénédiction d'une âme maternelle
Qui tombez sur l'enfant, protégez son sommeil.
Gardez-le de tout mal jusqu'à l'aube nouvelle,
Et donnez-lui doux songe et paisible réveil !

MARIE-MARTHE.



LA PART DU RÊVE

SUITE



ADAME Genève se servait des fraises. Elle s'arrêta, la cuillère en l'air :

— Mais, tu sais bien, Jean, voyons ! je t'en ai parlé...

— A moi ? au contraire, tu m'as dit...

— Que je ne croyais

pas qu'elle vint, mais je peux me tromper... Elle devrait accepter, la chambre est gentille...

— Ha ! c'est vrai, dit Huguette ; oncle Jean, nous ne vous avons pas raconté... Nous avons visité la chambre d'amis. Si vous voyiez comme c'est laid ! Il faut être bien abandonné de Dieu et des hommes pour venir s'enterrer là.

— Pourquoi, je te prie ? Les Gérard sont d'excellentes gens.

Et Mme Genève se lança dans un éloge éperdu des vertus d'Arthémise. Sa nièce l'écoutait, de nouveau déroutée. L'oncle Jean, renversé sur sa chaise, caressait d'un geste lent et régulier sa moustache ; ses yeux baissés ne laissaient rien deviner de sa pensée.

Le déjeuner s'acheva pendant la tirade louangeuse de tante Adèle.

Dans le salon, très grand, très clair, au mobilier Louis XIV peu authentique, mais assez sobre, Huguette avait installé son attirail de peinture. Elle reprit avec un soupir d'aise sa place dans l'embrasure d'une fenêtre et, l'agathe en main, se mit à brunir un fond d'or. Elle commençait un missel promis à Denise depuis longtemps pour une vente de charité. Le profil un peu dur de la jeune fille se découpait sur la fenêtre. L'encadrement de soie, d'un gris verdâtre, s'harmonisait avec le rose éteint de sa blouse de batiste.

M. Genève, assis non loin d'elle, un journal déplié sur les genoux, regardait sa nièce avec l'admiration attendrie qu'il ressentait toujours pour elle.

Mme Genève s'était mise au piano, un Érard demi-queue, cadeau de l'oncle Jean à Huguette pour ses dix-huit ans, et, rêveusement, jouait des airs de sa jeunesse. Elle gardait ainsi un fidèle attachement à une dizaine de morceaux qui lui revenaient en mémoire invariablement dans le

même ordre. On pouvait être sûr qu'après *La Marche funèbre* de Chopin viendrait une barcarolle de Mendelssohn, à laquelle succéderait *La Chasse du jeune Henry* — ainsi de suite. Mme Genève débutait généralement par les *Cloches du Monastère*.

Cette fois encore, le carillon mélancolique s'allanguit sous les doigts un peu raidis de Mme Genève, et Huguette se mit rageusement à polir son or.

Oh ! songer à se faire chanoinesse sans l'ombre de vocation et entendre jouer *Les Cloches du Monastère*, c'était trop à la fois.

Mme Genève attaqua le morceau final, la valse de *Faust*, quand l'oncle Jean, qui regardait par la fenêtre, annonça :

— Une voiture !

Mme Genève quitta brusquement le piano.

— Par un temps pareil ! Qui cela peut-il être ?

La voiture, vue de face à l'entrée de l'avenue, apparaissait, imprécise.

Huguette, à son tour, regardait.

— Ce sont les Gérard, dit-elle.

— Les Gérard ! Hum ! fit l'oncle Jean.

— Ho ! fit tante Adèle.

Huguette déclara, convaincue :

— Ils sont enragés !

Maintenant, on pouvait distinguer le tout petit poney, gloire unique des écuries du Castel-Rose. La voiture, sorte de composé bizarre de duc et de cabriolet, présentait le dôme ruisselant d'une capote et le double bouclier de deux parapluies dressés côte à côte au-dessus du tablier. Là-dessous, tant bien que mal, un peu à tâtons, M. Gérard conduisait « Fourmi », Arthémise abritait sa belle toilette. Sur le siège de derrière, un infortuné gamin en casquette de toile cirée se recroquevillait sous un troisième parapluie.

Le déballage au perron ne se fit pas sans quelque difficulté. Arnaud, accouru — il le fallait bien — aida Mme Gérard à descendre. La pluie coulait dans son faux-col, imbibait son habit, glissait sur ses favoris pommadés ; stoïque et farouche, il accomplissait son devoir. Mme Genève, qui du salon le regardait faire, gémissait : « Mon Dieu, Huguette, comme ils font mouiller Arnaud ! Il aura demain sa névralgie et sera intraitable ! Est-ce ennuyeux !

Déjà, M. Gènevron, le sourire aux lèvres, allait au-devant de « ces pauvres voisins » et, tout à fait comme au jour de la visite au Castel-Rose, ce furent des « hélas ? » des « quel courage ! un temps pareil ! » Mme Gérard, un peu défrisée, défroissait sa robe de soie grise. M. Gérard se démenait comme un chien mouillé. Arnaud, le visage bouleversé par l'horreur, se précipitait vers le porte-parapluies.

Arthémise fut longue à se remettre. La gouttière du parapluie de son mari avait causé, dans les géraniums rouges de son chapeau, tout simplement un désastre ; elle essuyait avec son mouchoir les gouttelettes roses qui lui coulaient sur le front, et, tout en priant qu'on voulût bien ne pas se tourmenter d'une vétille semblable, lançait à M. Gérard des regards gros d'orage.

Enfin, elle expliqua pourquoi elle avait tenu à ne pas remettre au lendemain cette visite. Il s'agissait de la chambre d'amis.

— Avez-vous eu une réponse, chère madame ?

— Mais non, j'en suis désolée et très surprise ; je n'y comprends rien.

— Je vous demande cela, parce que... mon Dieu ! tout simplement, je vais vous avouer la chose. Une autre personne nous a fait proposer de la prendre avec nous... pour quelque temps... Une personne qui nous est très recommandée... alors.

— Une autre personne ? Comme je suis contrariée !

— Naturellement, poursuivit Mme Gérard, avant de répondre, nous avons voulu savoir ce que votre amie a décidé.

Mme Gènevron paraissait perplexe ; elle répéta, la voix hésitante :

— Une autre personne...

— Cette fois, c'est un monsieur, un homme très comme il faut, sans quoi...

— Évidemment ! approuva l'oncle Jean. Et d'où vient...

Mme Gènevron l'interrompit :

— Chère madame Gérard, acceptez ce monsieur, acceptez-le ; puisque mon amie ne me répond pas, tant pis pour elle, que voulez-vous !

— Mais... nous ne voudrions pas...

— Si, si, acceptez, ne vous inquiétez plus de cette originale, de cette capricieuse...

Tante Adèle se montait, très excitée ; M. Gérard tenta de l'apaiser.

— Oh ! madame, vous savez, il arrive souvent qu'on ne fait pas ce qu'on veut, on a parfois des empêchements.

— C'est égal ! on peut toujours écrire ou faire écrire. Prenez ce monsieur, madame Gérard, et excusez-nous, mon amie et moi.

Le sujet semblait épuisé. On reparla du temps. Huguette se dit qu'aussi régulièrement que les morceaux s'enfilaient tout à l'heure au piano, aussi régulièrement, dans l'ordre connu, on glis-

serait de la pluie au potager, du potager aux domestiques. Elle envia M. Gérard que l'oncle Jean emmenait au fumoir, et jetait des regards désespérés à la page de missel restée ouverte sur la table. Mme Gènevron eut pitié d'elle.

— Puisque ton travail est pressé, Huguette, tu peux continuer, Mme Gérard t'excusera.

Arthémise fit mieux : elle se leva, examina de tout près les arabesques du livre et fit des compliments. Après quoi, elle consentit à laisser Huguette reprendre en paix son enluminure, et la conversation se poursuivit entre les deux voisines, monotone et ronronnante. Huguette se sentait bercée par les voix, sans rien écouter ni comprendre.

Puis ce fut le retour des fumeurs et l'entrée d'Arnaud portant sur un plateau d'argent de la bière et de l'orangeade. Les heures passaient sans que les visiteurs fissent mine de partir.

Mon Dieu, songeait Huguette, obligée de se déranger pour offrir à boire, que ces pauvres gens sont ennuyeux ! Quel est le malheureux qui, de son plein gré, choisit leur compagnie ?

Comme si elle eût deviné sa pensée, Mme Gérard revint brusquement à leur hôte futur.

— Ce monsieur, dit-elle, paraît enchanté de venir à Castel-Rose... Je crois, en somme, qu'il ne s'ennuiera pas trop ; M. Gérard lui prêtera des livres et jouera aux dominos avec lui...

— Ce sera charmant, fit sérieusement Huguette.

Arthémise la regarda avec méfiance. L'idée lui venait parfois que Mlle Divrac pourrait bien être un peu moqueuse.

— C'est un Parisien, dit M. Gérard. Les Parisiens s'amusent de tout, je suis sûre que cela l'enchantera de m'aider le soir à arroser... avec la lance... c'est très divertissant.

— Ça lui rappellera les Champs-Élysées l'été, fit encore Huguette.

La méfiance d'Arthémise augmentait.

— Il fait de la photographie, reprit Anatole. Il a demandé un coin noir pour opérer ; je lui ai arrangé ça dans un grenier. Ça m'a donné du mal, mais je serai content qu'il nous fasse Castel-Rose, avec Mme Gérard et moi devant l'entrée...

Huguette reprit encore :

— Ce sera tout à fait joli...

Cette fois, Mme Gérard pensa que cette phrase ne pouvait qu'être sincère.

Enfin, elle donna le signal du départ. La pluie avait cessé. Un arc-en-ciel auréolait de son prisme l'horizon entrevu par une coupure du parc. Arnaud, toujours compassé, apporta les parapluies sur la terrasse où les Gènevron avaient accompagné leurs voisins.

Le gamin en casquette de toile cirée amena « Fourmi » ; on laissa levée la capote par prudence, une averse étant vite revenue, et les géraniums rouges n'en pouvant supporter davantage. Mme Gérard s'emmitouffa à cause de l'humidité ; M. Gérard

s'enfonça près d'elle et prit les rênes. A peine pouvait-il se mouvoir dans l'étroite et profonde voiture.

— S'ils versent, dit Huguette en regardant s'éloigner l'équipage, ça fera comme les seaux de sable mouillé que les enfants retournent, ils resteront en tas...

— Tu dis des sottises, fit tante Adèle.

— C'est contagieux, reprit avec indulgence l'oncle Jean... En voilà un visite !

M^{me} Gènevron protesta. Elle ne trouvait pas les Gérard plus ennuyeux que d'autres...

— Ça dépend des autres, corrigea doucement son mari.

Huguette retint son oncle, pendant que sa tante retournait au salon.

— Oncle Jean, c'est nouveau cette passion pour Castel-Rose ; croyez-vous que ça va durer ?

— Cela dépend, répondit l'oncle Jean, ne voulant pas se compromettre.

Arrivée au salon, M^{me} Gènevron se jeta dans un fauteuil, attira sa corbeille à ouvrage et se mit avec ardeur à sa tapisserie. C'était un tapis pour l'église, à petits carrés. M^{me} Gènevron y employait ses restes de laines, au gré de sa fantaisie, ne gardant la même teinte que pour le fond : du vert chou dont elle avait un stock à épuiser. L'ensemble offrait une variété inquiétante de tons. Mais M. le curé, à qui l'on avait soumis les carrés achevés, s'était enthousiasmé précisément de ce coloris sans monotonie. Et, satisfaite, pleine d'une audace grandissante, M^{me} Gènevron faisait un nouveau morceau d'une étrangeté plus marquée. M. Gènevron s'assit en face d'elle, ou plutôt se posa sur le bord d'un pouff et, les mains jointes entre ses genoux écartés, la tête un peu penchée de côté, il regarda sa femme.

— Tu vas rester là ? lui demanda celle-ci.

— Ça te dérange ?

— Je n'aime pas qu'on me regarde.

— Mais moi, protesta galamment l'oncle Jean, j'aime à te regarder.

M^{me} Gènevron haussa les épaules. Puis, se résignant, enfila, pour ombrer une fleur rose crevette, de la laine lie-de-vin.

— Qu'est-ce que cette fleur, Adèle ?

— Mon oncle, cria Huguette, occupée à l'autre bout du salon à ranger ses pinceaux, ce tapis est un tapis à la fois biblique et symbolique ; les fleurs sont celles de la terre promise et de l'apocalypse... Tante Adèle, ils n'ont pas dit le nom de leur monsieur ?

— Non, fit tante Adèle.

— Si, dit l'oncle Jean.

M^{me} Gènevron laissa tomber sa laine.

— M. Gérard t'a dit son nom ?

— Oui.

— Eh ! bien ?

— Eh ! bien quoi ? demanda l'oncle Jean qui avait saisi la tapisserie et l'éloignait à bout de bras pour voir l'effet.

M^{me} Gènevron, d'un geste plutôt brusque, reprit son ouvrage.

— Tu sais ? fit-elle, agacée, si tu veux nous intriguer...

— Vous intriguer ! à propos d'un vieux retraitsé ! Tante Adèle sursauta.

— Un vieux retraitsé ! Ils t'ont dit son âge ?

— Non... mais pour choisir une villégiature aussi... aussi calme...

— Oncle Jean, son nom !

— Que les femmes sont curieuses ! Qu'est-ce ça peut te faire ?

— Ça me fait que ces braves gens n'auront rien de plus pressé que de nous l'amener.

— En ce cas, ils te le présenteront.

— J'aimerais savoir d'avance qui est ce monsieur-là.

— Cela t'avancera beaucoup d'apprendre qu'il se nomme Pierre Laurent ?

— Ah ! dit M^{me} Gènevron, c'est Pierre Laurent qu'il se nomme ? ha !...

— Pierre Laurent ! répéta Huguette. Peuh !

— Quoi, peuh ! mademoiselle, Laurent n'est pas un nom tellement à dédaigner. Il y a eu un Laurent patriarche de Venise au xv^e siècle, si je ne me trompe, et, tout près de nous, un Auguste Laurent dont j'ai ici à la bibliothèque — je te le prêterai, si tu veux... ça t'instruira — un ouvrage sur la chimie...

— Mon Dieu ! soupira M^{me} Gènevron, que vous êtes fatigants tous les deux !

— Moi, je veux bien, fit Huguette. Mettons que M. Laurent descend d'une famille illustre. Cela ne l'empêchera pas d'être, comme tu le disais tout à l'heure, probablement un vieux bonhomme... Je le vois d'ici !

— Eh ! bien non, déclara résolument M. Gènevron, j'ai eu tort de dire ça. Plus j'y pense, plus je crois que c'est un garçon charmant. Eh ! Eh ! qui sait, Huguette, qui sait ? peut-être un prince charmant ?

— Laisse-la tranquille. Tu es absurde.

— Ma chère Adèle, permets-moi, au contraire, de me croire très sage ! Je vois dans ce désir original d'habiter chez les Gérard un coup de la destinée.

— Mais tais-toi donc.

— Si je savais, continua l'oncle Jean qui s'était levé et se promenait d'un air inspiré, si je savais qu'il y eût dans le pays, pas trop loin d'ici, une somnanbule, j'irais la trouver avec une mèche des cheveux d'Huguette...

— Jean, tu divagues ! Qu'est-ce qui te prend ?

— Je prophétise.

— Tu nous ennues !

Huguette s'avança devant son oncle, les bras croisés, les yeux colères.

— Alors, fit-elle, ça va recommencer ? S'il n'a pas cinquante ans, s'il est moins vulgaire que les Gérard et s'il vient ici, tout le pays, dès la seconde

visite, dira que je l'épouse, à commencer par vous ?

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— Ça me fait que je ne le supporterai pas, entendez-vous, oncle Jean ? et que j'y mettrai bon ordre. S'il n'est ni vieux, ni ridicule, il fera bien de ne pas m'ennuyer de sa personne, ce bel inconnu ! sans ça...

Et, prise d'une de ces colères dont la trop faible tendresse de ses parents n'avait pas su la corriger, Huguette sortit du salon en tapant la porte.

M. Genève se arrêta dans sa marche, plissa les lèvres, leva les sourcils et, haussant les épaules, attendit le contre-coup de la bourrasque. Il n'attendit pas longtemps : renversant laines et ciseaux, M^{me} Genève se leva, menaçante :

— Jean, c'est indigne ! Tu le fais exprès... exprès, je te dis !

— Mais oui, avoua-t-il d'une voix douce.

— Et tu te trouves sans doute très spirituel ?

— Mon Dieu... fit modestement l'oncle Jean.

— Oh ! les hommes ! gémit M^{me} Genève.

Et moins rapide, mais aussi fâchée que sa nièce, elle quitta le salon.

M. Genève se demanda un moment ce qu'il devait faire. Finalement, il alla dans la bibliothèque, fumer un cigare consolateur.

IV

— Mais non, mais non ! ne me croquez pas, monsieur le curé ! nous sommes partenaires.

— Ha ! je vous demande pardon, madame, je vous demande pardon... Les billes sont déteintes... le vert ressemble au bleu... je croyais avoir affaire à M. Genève.

— Merci de la préférence, monsieur le curé, mais, vous savez ? sauf le respect que je dois à votre caractère sacré... je vous rattraperai... tenez, tout de suite, même... paf !...

Et le pied cambré sur la boule, le maillet levé haut, M. Genève envoya la bille rouge à l'autre extrémité du jeu.

— Ho ! la ! gémit la victime en courant après.

M. le curé de Viroman, paroisse des Genève, venait de fondation déjeuner le jeudi à Val-Fleuri. Les jours de beau temps, il entraînait ses hôtes en d'interminables parties de croquet. Le croquet était l'innocente passion de M. le curé de Viroman. Pour lui complaire, M. Genève que cela n'amusa guère, acceptait d'être quatrième. M^{me} Genève, elle, se passionnait presque autant que son curé ; un coup très adroit de ses adversaires l'exaspérait, une maladresse de son partenaire la mettait en fureur. Cette fois encore, elle s'en prit au curé de s'être laissé croquer et, comme il se défendait de son mieux, ce fut presque une dispute.

Très grand, très maigre, très brun, avec des

mouvements disgracieux dans sa soutane flottante, M. le curé de Viroman ne payait pas de mine ; ses façons laissaient quelque peu à désirer, il était fruste, manquait d'éducation, mais c'était un savant et, ce qui vaut encore mieux, un saint. A Val-Fleuri, comme chez tous ses paroissiens, on l'adorait.

Huguette regardait rêveusement son curé qu'elle associait à ses plans d'avenir. Elle se disait : « Quand je serai une vieille bonne demoiselle à bonnet de dentelle, M. le curé, qui sera encore plus vieux, n'aimera plus le croquet. Nous jouerons au piquet tous les deux en causant des besoins de la paroisse. » Elle se représentait la petite table à jeu dans la fenêtre du salon en été, devant la cheminée en hiver... Elle se figurait la silhouette voûtée qu'aurait alors le curé et celle, imposante, qu'elle espérait prendre avec le temps. Ces idées ne la rendaient pas folle de joie, mais ne l'attristaient pas non plus outre mesure.

— A toi, Huguette, où es-tu ?

Elle revint au présent et chercha sa bille. Le croquet était planté dans une clairière sablée, entre des chênes et des bouleaux ; des bancs l'entouraient, M^{me} Genève, presque après chaque coup, allait se jeter sur l'un d'eux. Elle venait précisément de s'asseoir, quand un mot de M. le curé la fit se dresser, frémissante de curiosité. M. le curé demandait :

— L'étranger de Castel-Rose est-il venu vous faire une visite ?

— Il est donc arrivé ? s'écria Huguette.

— Est-il bien ? questionna l'oncle Jean.

Tante Adèle s'écria, agitée :

— Depuis quand est-il là ?... Voyons, monsieur le curé, vous ne pouviez pas le dire ?

— Mais, madame... le dire... je vous le dis, oui, il est arrivé. Depuis quand au juste, je n'en sais rien ; cependant, je crois qu'il est arrivé la semaine dernière. Si Castel-Rose était de notre paroisse, vous l'auriez vu à la messe. J'espère, toutefois, qu'il y va.

— Certainement, il y va ! déclara vivement M^{me} Genève... du moins, ajouta-t-elle, je le suppose.

— Comment est-il ? demande Huguette.

— Mais... je ne l'ai pas vu... On m'a dit qu'il y avait un étranger chez les Gérard, c'est tout ce que je sais... A vous de jouer, madame. Vous seriez bonne de vous hâter. Je dois rentrer plus tôt aujourd'hui... j'attends un confrère. Oh ! madame, quel coup ! Cette fois, ce sera bien de votre faute si nous perdons,

— Tant pis !

— Tant pis ! répéta l'oncle Jean, deviendrais-tu belle joueuse, Adèle ?

M^{me} Genève ne répondit rien. Elle regardait Huguette jouer le dernier coup, entraîner son oncle au piquet, le toucher elle-même. Elle poussa un soupir de soulagement, jeta son maillet et,

contrairement à ses habitudes de grande hospitalité, n'insista que mollement pour retenir M. le curé.

Quand ils se retrouvèrent seuls tous les trois, M^{me} Gènevron croisa les bras et, la voix dédaigneuse, déclara :

— Ces Gérard sont des gens bien mal élevés.

— Tiens, murmura Huguette, ils sont en baisse.

— Voyons, fit l'oncle Jean, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— Il me semble que la plus simple politesse voulait qu'ils nous amenassent M. Laurent, nouvellement arrivé dans le pays.

— Si M. Laurent désire venir, mais s'il ne veut pas nous connaître ?

— S'il ne veut !... oh ! ça, par exemple...

— Ça peut arriver.

— Non ! cria-t-elle.

— Si ! Et d'ailleurs c'est nous qui devons une visite aux Gérard. Vas-y !

— Jamais de la vie ! J'aurais l'air pressée de connaître leur pensionnaire.

— Et Dieu sait... soupira l'oncle Jean, les yeux levés au ciel.

— Non, je n'irai pas.

— Ni moi, affirma Huguette.

— Ils viendront... quand ils voudront, reprit tante Adèle.

— S'ils viennent ! Oncle Jean, voulez-vous que nous allions voir vos moissonneurs ?

— Volontiers. Tu en es, Adèle ?

— Non, répondit-elle brusquement, de mauvaise humeur.

Le froment abattu, posé en gerbes lâches, lui-même sous le grand soleil : or blond, or vert, or jaune. C'était un éparpillement de clartés et de reflets. Du chaume montait l'odeur forte de la terre et des menthes foulées. L'air vibrait de chaleur. Les femmes, le cou et les bras nus, liaient les gerbes. Elles allaient sans hâte, lasses, mais joyeuses. Les gas qui venaient prendre des gerbes liées s'arrêtaient un instant, les querellaient ; moqueuses et taquines, les moissonneuses répondaient, et cette gaieté reposait, rendait la tâche plus douce.

Sur le char, le blé s'entassait, dôme d'or et de lumière. Les bœufs, paisibles et soumis, le front bas sous le joug pesant, chassaient d'un lent mouvement de queue les taons bourdonnants et tourmenteurs.

A l'entrée du champ, sous des châtaigniers, Huguette s'assit dans l'herbe fraîche. M. Gènevron, lui, traversa bravement le champ brûlant ; il prit un épi, l'écrasa dans ses mains, en compta les grains, admirant leur grosseur, leur chair blanche qui donnerait de belle farine.

On le saluait d'un « bonjour » respectueusement familier. M. Gènevron mettait les gens à l'aise, et ses ouvriers l'aimaient.

Huguette le suivait des yeux dans sa marche courageuse sous le grand soleil, au milieu de toute cette paille éblouissante et chaude.

Tout à coup, une femme cria, rejetant la gerbe qu'elle tenait à brassée : « Un serpent ! un serpent ! » et se mit à fuir, épouvantée. On accourut, M. Gènevron le premier, Huguette, curieuse, courut, elle aussi.

C'était une vipère. Un ouvrier, d'un coup de fourche, avait traversé sa tête plate, et, triomphalement, la levait en l'air ; elle se tordait, nouant son corps jaunâtre et sans écailles aux dents d'acier de la fourche. La femme n'avait pas été mordue, mais la frayeur la faisait encore trembler toute et nerveusement, elle pleurait.

— Puisque vous n'avez pas de mal, pourquoi pleurez-vous ? demanda Huguette.

Elle supportait peu la mièvrerie chez les autres, l'ignorant elle-même. Mais les ouvrières comprenaient l'effroi de leur compagne et l'excusaient.

— Pensez, mademoiselle, elle a failli la prendre avec la main.

— On en peut mourir, mademoiselle !

— Comme il y a des serpents cette année ! Hier, dit une ouvrière, un petit a été mordu dans le Saliguat ; il avait tendu un filet dans un ruisseau ; il voit quelque chose qui se tord, croit que c'est une anguille, et veut la prendre... le pauvre ! C'était une vipère... sa main enflait... et son bras... Au lieu de retourner chez lui, il s'assied là et se met à pleurer, à pleurer... il aurait peut-être péri sans le monsieur de Castel-Rose, qui l'a entendu crier...

— M. Gérard ? demanda Huguette ; que faisait-il au Saliguat ?

— Non, mademoiselle, pas M. Gérard, mais l'étranger qu'ils ont pris au Castel-Rose... il est toujours à se promener partout depuis qu'il est dans le pays. Il fait des portraits... des portraits de gens et puis d'arbres aussi, et des maisons, à ce qu'on dit... Il a soigné le petit avec une eau qu'il avait dans sa poche, et puis il a levé le filet et tué la vipère. C'est lui qui a ramené le gamin chez ses parents. Et il a dit qu'il reviendrait, le guérirait... et que ça ne serait rien.

Huguette écoutait, subitement intéressée.

Ce M. Pierre Laurent jouait à la Providence, à ce qu'il semblait. Elle demanda :

— Vous l'avez vu, ce monsieur ?

— Oui, mademoiselle, c'est un très joli monsieur.

— Joli ! protesta la femme à la vipère, qui interrompit ses sanglots pour cette protestation. Joli ! eh bien ! Jeanne-Marie, tu as un drôle de goût ! Il a une barbe de la couleur d'une queue de vache... et des lunettes... Il est maigre comme un grillon.

Huguette se mit à rire, ce portrait l'amusait.

— Dites, oncle Gérard, il est gentil le « Prince Charmant ! »

— Sans doute, cette fille a mauvais goût ; elle apprécie probablement les hommes au poids...

— Il a des lunettes, oncle Jean... Je vous disais

bien, moi, que c'était un vieux ! J'ai envie de le connaître à présent.

— Pas moi. Cette description m'en a dégoûté. Enfin, c'est un brave homme... charitable...

— Et prudent ! qui fait de la photographie avec de l'alcali dans sa poche.

— Tiens ! tiens ! tiens ! fit soudain l'oncle Jean, regarde ta tante ?

M^{me} Gènevron s'avancait, en effet, très rouge sous une ombrelle blanche, sa robe claire chatoyant au soleil. Elle tenait à la main un mouchoir dont elle s'épongeait constamment le visage ; un éventail pendait à son bras, attaché par un ruban.

Son mari et sa nièce s'empressèrent à sa rencontre.

— Je viens vous rejoindre, cria-t-elle, essoufflée, mais souriante.

— Ma pauvre tante, que vous avez chaud !

— Je cuis, mon enfant, je cuis, tout simplement... Vous aussi, je pense ?

— Non, dit l'oncle Jean, pas tout à fait.

— Tante Adèle, vous ne savez pas ? M. Laurent passe à l'état de légende.

— Comment ça ? fit M^{me} Gènevron, cessant de s'éventer.

— Viens à l'ombre, ma chère ; allons nous asseoir sous les châtaigniers.

— M'asseoir par terre ! eh bien ! merci !

— Viens. Je vais y porter deux gerbes... moi-même... gentiment ! Suis-je un mari charmant ? Hein ?

— Venez, ma tante, insista Huguette ; nous allons vous installer bien confortablement, et nous vous raconterons les aventures de ce bel inconnu.

— Il n'y a pas d'aventures, rectifia l'oncle Jean, qui suivait, traînant une gerbe de chaque main. Le jeune homme...

— Mais puisqu'il est vieux ? interrompit Huguette. Cette femme l'a dit.

— Vieux ! protesta violemment M^{me} Gènevron, en voilà une sottise !

— Une sottise ? Pourquoi ?... et il a des lunettes.

— Des lunettes ! Qui a dit cela ? fit M^{me} Gènevron, indignée. Après tout, soupira-t-elle, c'est possible... et ça m'est égal.

Elle se laissa tomber sur le siège préparé par son mari, et répéta, mécontente :

— Vieux ! et des lunettes ! quelles billevesées !

— Et de la barbe couleur queue de vache, dit Huguette.

— Couleur queue de vache !

— Et maigre comme un grillon.

— Mais c'est un monstre ! Ce n'est pas... ce n'est pas possible !

— Hélas ! soupira M. Gènevron, pour un voisin qui nous arrive, tomber sur un voisin pareil ! Il est vrai, Adèle, que Jeanne-Marie, — cette petite brune, là-bas, en jupon rouge — Jeanne-Marie, elle, prétend que c'est un très joli monsieur.

Tante Adèle regarda longuement Jeanne-Marie, qu'elle voyait de dos, préparant un lien de gerbe.

— Elle a l'air débrouillé, cette petite, déclara-t-elle, et doit avoir raison. L'autre est une buse.

— Oncle Jean, écoutez. Il y a un moyen de nous tirer d'embarras : allez chez les Gérard, vous saurez la vérité.

— Aller chez les Gérard... moi ?

— Huguette a raison. Tu es très malhonnête avec eux, d'abord ; M. Gérard vient trois ou quatre fois à Val-Fleuri, pour une visite que tu lui fais !

— C'est que, probablement, ça l'amuse.

— Tu dois y aller, Jean, je t'assure, en dehors de toute idée de curiosité... au fond, tu comprends, ça nous est égal, ce monsieur !

— Certainement, oncle Jean, ça nous est égal, mais allez-y tout de même.

— Eh bien ! oui, j'irai... un de ces jours.

— Demain, dit Huguette.

— Demain ? non. Il y aura de l'orage demain, je vois ça... ce petit nuage au couchant, là-bas...

— Tu crois ?

— J'en suis absolument sûr, affirme sans méfiance M. Gènevron.

— Alors, déclare paisiblement tante Adèle, tu vas y aller aujourd'hui.

— Tu es folle !

— Tu as le temps ; si tu te hâtes un peu, tu reviendras à la fraîcheur, ce sera très bien.

— Mais, oui, dépêchez-vous donc, oncle Jean, vous allez faire une promenade exquise.

— Merci ! Je te permets de la faire à ma place.

M^{me} Gènevron quitta, non sans effort, son fauteuil de paille et, majestueuse, la voix devenue grave, affirma :

— Jean, tu *dois* y aller.

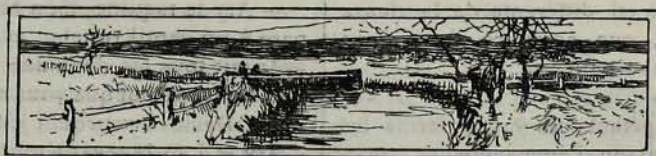
Et l'oncle Jean, renonçant à obtenir un délai, se dirigea vers le Val-Fleuri pour changer de tenue.

M^{me} Gènevron le regarda s'éloigner, attendrie :

— Quel homme parfait que ton oncle ! Voilà un mari comme je t'en souhaiterais un.

MARIE T.

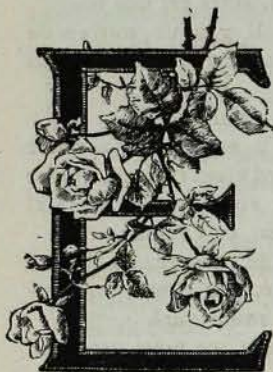
(La suite au prochain numéro.)





REVANCHE!

SUITE



N été, elle avait eu plus de courage : la gaieté de la nature rejaillissait sur elle, et de grandes promenades, aux heures de congé, renouvelaient ses forces physiques. Mais l'hiver était venu, avec sa neige semblable à un suaire, avec ses interminables pluies transformant en cascades les gouttières du toit, avec les violentes rafales du vent d'ouest qui gémissaient dans le vieux logis et paraissaient l'ébranler. Et Solange, malgré son énergie, avait des moments « noirs », quand, le ménage fini, elle s'asseyait au coin du feu, sans autre société que sa palette, ou les raccommodages dont la fournissaient abondamment ses frères, surtout Léo. Souvent, alors, tout en maniant ses pinceaux, tout en tirant l'aiguille, elle pensait qu'il lui eût été doux d'avoir, soit sur le même palier, soit aux étages inférieurs, une personne avec qui elle pût causer pendant ses longues heures de solitude. Or, la maison de la rue Terrasse n'offrait aucune ressource de ce genre. Les locataires étaient honnêtes, mais sans aucune éducation... Quant à M^{lle} Daudré, malgré la politesse d'Ary, la gentillesse de Léo, et les mille attentions de Solange, elle s'enfermait, comme le premier jour, dans son mutisme et son originalité.

— Une folle ! disaient souvent les deux enfants.

— Peut-être une désenchantée de la vie, murmurait la jeune fille, qui se préoccupait, malgré elle, de cette énigme vivante, et cherchait vainement à quelle classe de la société elle pouvait appartenir.

Ce soir-là, sous l'influence de la tristesse causée par la lettre reçue, Solange comprenait qu'à force de souffrances, de concentration, de froissements, on pût devenir peu à peu sauvage et fantasque... Elle se trouvait déjà si différente de la rieuse créature d'autrefois, que serait-ce donc dans quelques années, dans vingt ans ?

« Dans vingt ans ! »

Solange, en se répétant ces mots, ferma les yeux avec un léger frisson d'épouvante.

Dans vingt ans, Ary et Léo auraient leur position faite. Mariés, heureux, ils ne songeraient plus au passé... Et elle ?... Elle ! sa mission terminée, sa jeunesse enfuie, et ne voulant pas asseoir sa pauvreté au foyer d'une belle-sœur, elle serait sans doute, comme à présent, dans une chambre mansardée, mais plus seule encore...

Alors, qui sait ? Triste, lasse à mourir, peut-être aussi aurait-elle un guichet à sa porte, un Masco pour compagnon, et une toilette de bohémienne sur son corps amaigri. Elle se voyait drapée dans un vieux châle, enseveli maintenant au fond d'un carton, quand deux gros baisers sonores sur ses joues la rappellèrent soudain à la réalité.

— Comme tu dormais profondément, Solange ! lui dit Ary. Nous avons fait pas mal de bruit à l'arrivée, cependant, et tu n'as pas plus bougé qu'une marmotte. Je ne voulais pas te réveiller, mais Léo...

— Léo, interrompit le petit garçon, a aperçu deux grosses larmes sur les joues de maman-sœur... Il a pensé qu'elle rêvait à de vilaines choses tristes, et il a préféré qu'elle ne pleurât plus, voilà !... Tiens, ma Lolan, pour te consoler, regarde ce que nous t'apportons : du gui, du houx et du lierre. Est-ce joli, hein ?... Nous sommes allés très loin, dans les bois, vers Orcines, et tu as eu raison de ne pas venir, car il fait un froid de loup.

— N'aurez-vous pas pris un rhume ?

— Un rhume ? c'est bon pour les filles... Nous avons marché au pas gymnastique, c'est très amusant.

— Très amusant ! Tu te plaignais pas mal au début, observa Ary... J'ai vu le moment où tu allais pleurer.

— Bien sûr ! puisque je ne pouvais pas le suivre, ma Lolan ; il a des jambes comme un échassier, et moi comme un...

— Canard.

Léo devint très rouge ; il allait riposter, mais Solange lui mit la main sur les lèvres.

— Ary te taquine, mon chéri... Moi, je te compare à un gentil roitelet, et je suis ravie que vous ayez fait tous les deux une longue promenade. Je suis ravie surtout que vous me rapportiez ces feuillages. Devinez pourquoi je vous en demandais ?

Ary et Léo la regardèrent, intrigués.

— Parce que, demain, c'est la Sainte Luce; or, tous les trois mois, les reçus de notre loyer sont signés « Luce Daudré », comprenez-vous?

Les deux enfants ouvrirent des yeux immenses.

— Tu veux souhaiter la fête à cette vieille toquée? s'écrièrent-ils d'une commune voix.

— Oui.

— Elle nous enverra promener.

— Nous n'irons pas chez elle, et nous ne lui dirons rien. Il n'y a qu'à déposer un de ces bouquets devant sa porte, avec nos vœux et le petit souvenir que j'ai préparé.

— Qu'est-ce, Lolan? Qu'est-ce donc? demanda Léo, haletant de curiosité.

Solange sourit.

— Regardez tous les deux sur la console, mais ne touchez pas, Léo, ne touchez pas.

En un bond, l'enfant fut à l'endroit indiqué. Là, il trépigna d'enthousiasme.

— Comme c'est lui! Comme c'est lui!... Qu'en penses-tu, mon vieux?

— Je pense, dit Ary, que cette sorcière va, ou le briser, ou nous le jeter à la tête. Une étrange idée que tu as là, Solange, de souhaiter la fête de M^{lle} Daudré. Si elle était comme une autre personne, passe encore; mais, nous a-t-elle adressé une parole gracieuse depuis notre arrivée? Non... Alors?

— Alors, je la plains d'avoir un caractère si revêche, mais je ne puis croire qu'elle prenne mal une délicate attention.

— Tout l'été, tu en as eu de délicates attentions, et tes innombrables bouquets de fleurs des champs se sont fanés dans l'escalier, piétinés par les locataires. Quant à Léo, qui monte presque journellement le lait et le pain de cette vieille folle, il n'a jamais reçu un merci.

— Ah! pour sûr non, s'écria le petit garçon. Je pose vite ses munitions par terre, devant sa porte fermée, et je me sauve, de peur qu'elle ne répète la maudite phrase qu'elle m'a lancée un matin : « — Pourquoi vous occupez-vous de cela? Je ne puis payer vos commissions. » Tu sais, Lolan : je l'aurais étranglée! Et, si tu ne m'avais pas ordonné, oui, ordonné, avec le grand air que tu prends parfois, de continuer mes complaisances, les gamins auraient pu, en bas, voler devant Léo le pain de la sorcière, et tous les chats du quartier lui boire son lait, que Léo fût resté impassible comme un magot chinois.

— C'est une malhonnête, appuya Ary, et je trouve très plat de quêter un remerciement ou un sourire.

Solange regarda gravement son frère.

— Si M^{lle} Daudré était riche, nous attendrions qu'elle vînt à nous; elle est seule, aigrie, âgée, dans une position très modeste, je crois que lui rendre service, ou avoir quelques gracieusetés pour elle, n'est pas être « plat », mais charitable. Allons, Ary, déride ton front, et prends ta meil-

leure plume. C'est toi, le chef de la famille, qui vas faire notre carte collective. Écris : « 12 décembre. Ary, Solange et Léo Mieussen offrent à M^{lle} Luce Daudré (souligne Luce, n'est-ce pas?) leurs souhaits bien sincères. » Oh! c'est parfait, mon grand frère, tu t'es vraiment surpassé. Comme j'avais raison de compter sur toi!... Tiens, prête-moi encore ton concours, je te sais si adroit!

Flatté de ces paroles, il sourit; et, avec une bonne grâce évidente, il aida sa sœur à glisser, parmi les feuilles acérées du houx, la carte et le petit souvenir tant admiré par Léo.

— Est-ce que je ne puis rien faire, moi, Lolan? demanda ce dernier.

— Si, oh! si... Avec une légèreté de papillon, tu vas aller placer ce bouquet devant la porte de M^{lle} Daudré. Tu entends bien? Avec une légèreté de papillon... Donc, pas de dégringolade d'escaliers, pas de chants à tue-tête... Descends très doucement et remonte de même... Allez, monsieur le commissionnaire, je me fie à votre adresse.

Une minute plus tard, l'enfant, radieux, était de retour.

— Voilà! dit-il. Personne ne m'a vu; mais Masco, avec son ouïe de chien, a dû comprendre que son ami Léo rôdait aux environs, car, dans le lointain du logis de la vieille fée, j'ai entendu deux jappements qui m'ont fait déguerpir à toutes jambes. Pense, Lolan, si elle m'avait trouvé avec ce bouquet de houx, un fagot d'épines comme elle, elle m'eût peut-être arraché les oreilles sans souci de ma galanterie... Vrai, je donnerais bien ma toupie neuve pour savoir comment elle va prendre nos vœux... Ouf! j'ai faim... Ça creuse, les émotions!

— Surtout la promenade, ajouta la jeune fille en riant. Venez, pauvres affamés, le couvert est mis, et je vous annonce une soupe exquise.

Ary, Solange et Léo rêvèrent, cette nuit-là, à leur propriétaire.

Ary la vit, plus revêche que jamais, lui jetant à la face le bouquet de houx, avec le mot de « mendians » qui le réveilla, ivre de rage.

Léo soutint une lutte terrible contre Masco, dont les crocs aigus, sur l'ordre de sa maîtresse, lui déchiraient, sans pitié, les mollets.

Solange, seule, eut, dans son sommeil, une rapide vision de bonheur.

Elle suivait à pas pressés un sentier courant le long d'une montagne abrupte; peu à peu, le soleil devenant chaud, l'ascension plus difficile, la lassitude arrivait; et la jeune fille allait s'asseoir, défaillante, quand, à un détour du chemin, un houx immense, parsemé de ses fleurs suaves et de ses baies de corail, se dressa soudain devant la voyageuse.

— Ne t'arrête pas, lui dit-il, une étrange torpeur t'envahirait et tu ne pourrais continuer ta route... Monte, monte toujours! Tu verras quel horizon

immense on découvre des hautes cîmes, quel air pur on y respire, quelles plantes délicates on y cueille... Là-haut, oublieuse de la chaleur du jour et des cailloux du sentier, tu pourras jouir du repos... Ici, pas de halte... Excelsior!...

Et, comme elle hésitait, découragée, haletante, la voix reprit, plus persuasive :

— Allons, marche à mon ombre, et, sans souci de mes épines, appuie-toi sur moi avec confiance... A deux, n'est-ce pas, pauvre enfant, l'ascension sera moins rude ?

Solange, résolument, tendit alors la main... Mais le buisson de houx avait disparu... Ce fut une autre main qui étreignit la sienne, et la jeune fille, éperdue, ne vit plus devant elle que M^{lle} Daudré qui lui souriait doucement

V

— Voyons, Masco, as-tu fini?... Vite, sur ton coussin, et tais-toi.

Le chien vint lécher la main de sa maîtresse, mais il ne se coucha pas. Les yeux brillants, les oreilles droites, la queue frétilante, il continua d'aboyer, tout en grattant la porte de la chambre de ses ongles aigus.

M^{lle} Daudré posa le bas qu'elle tricotait et se leva, agacée.

« Ce petit drôle appelle Masco dans l'escalier, dit-elle, songeant à Léo, ou bien quelque mendiant rôde par là. »

Doucement, elle alla tirer le guichet, essayant de percer l'ombre enveloppante de son regard scrutateur, et prêta attentivement l'oreille... Elle ne vit et n'entendit rien. Cependant, comme Masco aboyait plus fort, elle entr'ouvrit la porte... Le chien s'élança en bondissant, puis rentra avec mille gambades.

« Cet animal devient aussi fou que moi, grommela M^{lle} Daudré. Me déranger pour rien, par ce froid de loup ! Stupide bête, va ! Je... »

Elle s'interrompit... Maintenant, de retour dans sa chambre, le feu clair du foyer et la lueur de la lampe lui montraient l'étrange spectacle de Masco jouant avec une grosse touffe de houx comme avec une balle élastique, sans souci des pointes acérées qui lui labouraient le museau.

— Laisse, Masco ! Laisse ! commanda si impérativement M^{lle} Daudré que le chien alla se coucher tête basse. Ils sont agaçants, ces enfants avec leurs bouquets. A la porte ! A la porte ! comme les autres.

Mais, en se baissant pour prendre le feuillage, elle vit le petit paquet soigneusement ficelé par Solange.

« Tiens ! qu'est-ce cela ? » murmura-t-elle.

Cela ! c'était un panneau en bois sur lequel le pinceau délicat de la jeune fille avait reproduit Masco avec une si scrupuleuse fidélité, qu'un

faible sourire entr'ouvrit les lèvres de la vieille demoiselle.

Puis, bien vite, son visage reprit l'air revêché habituel.

« En voilà une idée !... Me faire un cadeau ! Pourquoi ? Je vais le lui remettre son cadeau, et promptement encore ! Pourtant... oui... j'aimerais bien le garder... Si je perdais mon Masco, mon seul ami !... Bah ! je partirai avant... Dire merci, ce serait presque entrer en relations avec « eux », et ça, non, je veux rester seule, seule... Allons !... »

Brusquement, elle reprit le papier, la ficelle, et la petite carte, sur laquelle Ary avait exercé son talent de calligraphe, tomba alors sous ses yeux.

« 12 décembre. Ary, Solange et Léo Mieussen offrent à M^{lle} Luce Daudré leurs souhaits bien sincères. »

M^{lle} Daudré devint toute pâle ; et, sans plus songer au bouquet de houx, au portrait de Masco, à la carte qui avait glissé de ses doigts, elle demeura la tête appuyée au dossier de son fauteuil, les yeux fixés sur le feu, répétant pensivement :

« 12 décembre ! 12 décembre !... »

Voyait-elle la flamme, aux reflets d'aurore et d'azur, qui léchait l'âtre noirci ? Les arceaux fantastiques, les ruines étranges qui se formaient dans la bûche embrasée ? Non... Mais loin, bien loin dans ses souvenirs, une maison lui apparaissait, pittoresque et charmante sous sa parure hivernale.

« 12 décembre ! » Ah ! comme ce jour-là les moineaux bavardaient gaiement dans le vieux lierre de la tour ! Comme les roses de Noël s'épanouissaient au milieu de leur sombre feuillage ! Comme le ciel était pur ! Comme le soleil était chaud ! si chaud qu'elle, Luce, avait pris son grand chapeau de jardin... Mais, parfois, une brise très fraîche arrivait du large ; alors, une grosse voix rude se faisait entendre.

— Allons, rentre, petite, la voiture a du retard, et tu vas sûrement t'enrhumer.

— M'enrhumer ?

Elle secouait la tête d'un air de défi ; puis, à un souffle plus vif, ramenait bien vite sur ses épaules une grande écharpe blanche et légère comme un duvet de cygne.

« 12 décembre ! » Encore un peu d'attente mélangée d'impatience et, tout à coup, son cœur battait si fort ! si fort ! Il apparaissait au tournant de la falaise, marchant d'un pas rapide et soulevant d'une main sa casquette galonnée, tandis que, de l'autre, il disputait au vent un immense papier qui enveloppait...

Luce n'avait même pas le temps d'achever sa pensée... Déjà, il était là avec son air intelligent, son regard loyal, son sourire heureux.

— 12 décembre, Luce ! Bonne fête ! ma bien-aimée ! disait-il de sa voix grave, adoucie par une profonde émotion.

Livrant le papier à la brise marine, il présentait alors à Luce une merveilleuse gerbe de fleurs.

Et c'était des extases devant les orchidées étranges, les roses aux teintes d'ivoire, les tubéreuses et les œillets!...

De la maison, le père grondait de nouveau :

— Hé! les enfants, vous m'oubliez; il fait froid, rentrez bien vite.

A petits pas, à très petits pas, on suivait l'allée de sable fin, conduisant au logis.

— Est-ce que vous avez froid, Luce?

— Froid! Oh! Roger, on se croirait à Nice... Voyez ce ciel bleu, ce soleil, ces fleurs, ces fleurs surtout. Quel parfum! il grise...

— Lucette, ma chérie, c'est le bonheur qui grise... Dites, comme nous serons heureux!

Souriants, les mains enlacées, ils franchissaient le vieux porche... Le couvert était mis avec la fine nappe damassée, la lourde argenterie de famille, les faïences aux teintes vives... On dînait gaiement, puis la soirée s'écoulait dans un charme d'une intime et pénétrante douceur, si vite, si vite, qu'il fallait encore la grosse voix du père pour rappeler à l'ordre :

— Au lit, les enfants! Luce, ma mie, tu auras le temps de dormir; mais toi, mon gars, songe qu'à l'aurore tu dois prendre la voiture... Or, écoutez, voilà minuit.

— Minuit!

M^{lle} Daudré, se levant brusquement, regarda autour d'elle d'un air égaré...

Le grand salon de Ker-Roc, ainsi que les visages familiers et chers de son père et de son fiancé avaient disparu... Elle se trouvait seule dans sa chambre froide et triste. Le feu était éteint; la lampe, sous son vieil abat-jour de carton vert, ne répandait plus qu'une faible clarté; et la glace, qui surmontait la cheminée, renvoyait l'image d'une personne âgée, à l'accoutrement étrange et aux traits flétris...

De ce rêve ne subsistaient que deux choses : l'heure de minuit, tintée légèrement par une petite pendule d'albâtre, et répétée en faux-bourdon par l'horloge de la cathédrale; puis, une émotion intense, mélange de regret et de charme, qui transformait la physionomie de M^{lle} Daudré au point de la rendre méconnaissable.

Le bouquet de houx, le petit panneau, la carte d'Ary, gisaient à terre. Avec un soin infini, la vieille demoiselle les prit dans ses mains tremblantes, et les regarda un instant, indécise et troublée.

« Non, je ne les rendrai pas, murmura-t-elle enfin; ils viennent d'évoquer des souvenirs si chers!

Le lendemain, M^{lle} Daudré, accompagnée de Masco, monta chez Solange. Son visage ne gardait aucune trace de l'émotion de la veille, et ce fut de son même ton sec qu'elle dit, en s'asseyant

dans le fauteuil que la jeune fille lui avançait avec empressement :

— Je viens vous remercier. Masco est parfait de ressemblance, et votre bouquet de houx est joli. Mais pourquoi me souhaiter ma fête? Entre parents, entre amis, c'est naturel; à une inconnue, à une propriétaire, surtout à une propriétaire pauvre et fantasque comme moi, cela me paraît étrange.

Solange rougit, hésita, puis, regardant bien en face M^{lle} Daudré :

— Dans ma famille, répondit-elle, on ne se laisse pas guider par l'intérêt, mais par le cœur...

— Un tort, interrompit M^{lle} Daudré.

— Peut-être! à un certain point de vue... En tous cas, c'est plus fier... Donc, j'ai pensé que, si j'étais seule, âgée... il me serait doux de recevoir un témoignage de sympathie, et... et...

— Et vous m'avez envoyé du houx épineux, mon portrait, n'est-ce pas?

Une flamme passa dans les yeux de Solange.

— Ce que vous dites là est mal, mademoiselle, déclara-t-elle résolument. En cette saison, je n'avais guère le choix. Acheter des fleurs de Nice n'eût pas été raisonnable dans notre position... modeste; alors, j'ai prié mes frères, dont c'était hier le congé, d'aller dévaliser pour vous les arbustes de la montagne. Je le regrette, puisque mon but, — vous faire plaisir, — est absolument manqué.

Rapides comme l'éclair, les chères visions de la nuit apparurent de nouveau devant M^{lle} Daudré, et son regard s'adoucit soudain.

— Si! vous m'avez fait plaisir, dit-elle, presque à voix basse. Grâce à vous, j'ai passé des heures...

Elle n'acheva pas, et reprit bien vite, d'un ton impératif :

— Votre petit panneau est gentil; où avez-vous pris des leçons de peinture?

— A la pension tout simplement. Une des religieuses était vraiment artiste... Père a pensé, voyant mes dispositions pour le dessin, que ce que je considérais alors comme un art d'agrément pourrait, plus tard, m'être utile. Les événements lui ont donné, hélas, raison plus tôt qu'on ne pouvait le prévoir... Oh! mes toiles, mes aquarelles seraient refusées au Salon, conclut Solange avec un triste sourire; l'important est que je puisse les placer ici.

— Eh bien! les placez-vous?

— Plus difficilement chaque jour, et à des prix de plus en plus dérisoires.

— La raison?

— La raison? Le nombre grandissant de personnes qui demandent au travail, non l'aisance, mais le pain quotidien.

— Presque toutes ces misères sont des misères voulues, cherchées, dit sèchement M^{lle} Daudré, je ne les plains pas.

Solange la regarda.

— Je crois qu'il faut toujours plaindre ceux qui

ont froid, ceux qui ont faim, même quand ils sont malheureux par leur faute. Puis, mademoiselle, combien de souffrances qui n'ont été ni voulues ni cherchées, et qu'on s'efforce de supporter dignement ! Parmi les jeunes filles, les jeunes femmes qui s'adonnent à la peinture, j'en sais dont le père, devenu infirme, est complètement à leur charge, dont le mari, parti trop tôt, laisse cinq, six enfants à élever. Ce sont des croix très lourdes et...

Brusquement, M^{lle} Daudré l'interrompit :

— Et je suis sûre que, devant ces croix très lourdes, trouvant la vôtre très légère, vous laissez donner plus de travail à ces jeunes filles, à ces jeunes femmes qu'à vous ? Voyons, parlez...

— Perdre mes parents et demeurer isolée dans la vie ne me paraîtra jamais une croix légère, mademoiselle. Mais nous avons du pain... même du sucre... pour Masco, un logement...

— Vous êtes une sotte !

Solange n'eut pas le temps de répondre. La porte d'entrée venait de s'ouvrir, et, du corridor, la voix de Léo se faisait entendre rieuse et claire :

— Lolan ! Lolan ! Je l'ai vue comme je partais ce matin. *Elle* m'attendait... hein ! quelle veine ! pour me donner... devine ? Deux francs, Lolan ! Deux francs ! qui devaient, bien sûr, sentir le soufre des diabesses, des sorcières. Alors, j'ai pris des airs, des airs de Léo Mieussen, tu sais ? et j'ai dit : « Mademoiselle, j'aime mieux ne plus vous monter votre lait et votre pain que... »

— Mais, si c'est pour le bouquet ?

— Le bouquet ! je l'ai cueilli en promenade. Ma sœur m'achètera d'autres souliers quand mes semelles seront...

L'enfant n'acheva pas sa phrase. Pendant toute cette tirade, il s'était, ainsi que son frère, débarrassé de son béret, de son manteau et de son cartable ; maintenant, il restait pétrifié sur le seuil de la chambre, les yeux agrandis par un étonnement mêlé de frayeur.

— Avance donc, lui dit Ary, j'ai froid.

— Avance ! Avance ! balbutia Léo tout pâle, elle est là.

— Qui ?

— La sorcière, donc !

— Eh bien ! mon fils, tu as fait un joli coup en racontant ton histoire... *Elle* va te manger à la croque-au-sel... Tu dois être aussi tendre qu'un jeune agneau. Brrr ! reste à te geler si tu veux, je passe.

Et Ary vint s'incliner devant M^{lle} Daudré qui lui rendit tout juste son salut. Masco, lui, avait bondi vers son ami : c'était des jappements de plaisir, des gambades folles, des caresses sans fin. Mais, jappements, gambades, caresses laissaient l'enfant insensible. Il regardait alternativement M^{lle} Daudré et Solange : l'une, très raide sur son fauteuil à haut dossier ; l'autre, qui luttait contre une folle envie de rire.

— Léo, nous t'attendons, dit enfin la jeune fille, recouvrant un peu de sang-froid.

Il ne bougeait toujours pas. Alors, se levant, elle alla le prendre par la main et le conduisit devant M^{lle} Daudré.

— Mademoiselle, commença-t-elle, en caressant les boucles brunes du petit garçon, vous avez entendu les folies débitées par Léo. Le plus coupable de nous deux, c'est moi, si toutefois il y a culpabilité ! J'ai habitué ce diable-là à penser tout haut avec maman-sœur, vous êtes témoin de la docilité de mon élève : docilité mêlée d'une étourderie qui l'atterre en ce moment. Voulez-vous, je vous prie, nous excuser tous les deux ?

Soupçonneuse et plus revêche que jamais, M^{lle} Daudré se leva et, regardant Solange :

— Que m'importe, dit-elle, je n'ai rien à excuser. Je vous ferai observer seulement que vous apprenez d'étranges choses à votre élève.

Elle acheva dans un petit rire sec :

— Me voilà classée parmi les diabesses et les sorcières.

Léo, jusque-là, était resté tête basse. A ces mots, il bondit et fixa sur M^{lle} Daudré ses yeux étincelants.

— C'est faux ! s'écria-t-il. Jamais, non jamais, Lolan ne vous a appelée..., enfin... vous savez bien ? Moi, oui, je vous donne ces noms-là, parce que... parce que... vous êtes drôle, ça, c'est sûr... Puis, je suis un gamin, une méchante langue, alors... Mais, Lolan me gronde toujours quand je dis ces bêtises, me punit même. J'ai été privé de dessert une fois. Une autre fois, elle a refusé de m'embrasser... Vous voyez bien que Lolan n'a pas tort.

Il était charmant de franchise, de résolution, dans son rôle de défenseur ; si charmant, que M^{lle} Daudré, lui donnant une petite tape sur la joue (Léo expliqua plus tard à sa sœur qu'il avait cru sentir un paquet d'osselets), murmura, comme se parlant à elle-même :

— Il a du cœur !

Solange sourit.

— Beaucoup de cœur, mais une tête d'oiseau, c'est pourquoi je l'ai surnommé « Pinson ». L'âge, les difficultés de la vie, lui donneront du sérieux, je l'espère, sans lui rien enlever de sa bonté naturelle. Usez sans crainte des petites jambes de Léo, mademoiselle ; il est tout heureux d'être votre commissionnaire, et n'ambitionne d'autre récompense que de caresser Masco au passage. Est-ce vrai, lutin ?

— Oui, j'aime beaucoup Masco, c'est une bonne bête ; ses frémissements de queue, ses léchées me plaisent plus que... deux francs... L'argent, ça a l'air d'une aumône ; et, n'est-ce pas, Lolan, les enfants du capitaine Mieussen ne recevront jamais d'aumône ?

Le sourire s'effaça des lèvres de Solange, et ce fut d'un air froidement résolu qu'elle répondit :

— Non, jamais !

M^{lle} Daudré la regarda une minute en silence, puis, appelant Masco, elle partit sans même dire adieu.

— Quel type ! s'écria Ary, silencieux jusque-là, T'a-t-elle au moins remerciée ?

— Oui.

— A sa façon ? En mots pointus ?

— Elle m'a avoué que notre attention lui avait fait plaisir. Cette phrase est précieuse, venant de M^{lle} Daudré, tu en conviendras toi-même, Ary ?

— Certes ! Moi qui croyais qu'elle jetterait tout dans l'escalier.

Il s'arrêta, puis reprit :

— Elle ne s'exprime pas mal. Je suis sûr qu'elle a été institutrice chez quelque famille noble. Elle prend parfois des airs de duchesse... J'ai vu le moment où elle allait foudroyer Léo du regard. Petit mal élevé, cette aventure te corrigera de parler en arrivant, dès le corridor, à Solange, sans savoir si elle est seule ou non.

— Qui aurait pu prévoir ça ? balbutia l'enfant.

La jeune fille le poussa doucement devant elle.

— Je ne te fais pas de remontrance, la leçon sera bonne. Allons souper ; puis, vite au travail sans plus penser à M^{lle} Daudré.

Mais Solange y pensa, elle, tout en reprenant, à la veillée, les chaussettes de ses frères. Elle y pensa encore bien avant dans la nuit, tandis qu'Ary et Léo dormaient déjà de tout leur cœur... Et ce n'était pas les paroles sèches, le visage dur de la vieille demoiselle, ni même sa caresse à Léo qui hantaient son esprit, c'était l'expression de son regard et le son étrange de sa voix, quand elle avait dit :

« — Si, vous m'avez fait plaisir. Grâce à vous, j'ai passé des heures... »

Dans ce regard, dans cette voix, on sentait une douleur immense, une immense tendresse aussi... Durant une minute, Solange avait senti battre un cœur sous cette enveloppe de glace... Un cœur ! M^{lle} Daudré pouvait donc aimer !...

« O mon rêve ! » murmura la jeune fille.

Et, sur ces mots, brisée de lassitude et de sommeil, elle s'endormit...

VI

Quinze jours plus tard, les cloches de Noël carillonnaient à toute volée, quand M^{lle} Daudré monta de nouveau chez Solange qui, aidée de ses frères, mettait de l'ordre dans son petit ménage. La vieille demoiselle tenait à la main un soulier à lacet qu'elle tendit à Léo de son air le plus rêveur.

— Je l'ai arraché à Masco, commença-t-elle sans préambule ; il allait le déchiqueter en mille pièces et le dévorer.

L'enfant secoua négativement sa tête mutine.

— Masco n'est pas si bête... Les clous ! ça étrangle, et il y en a, oui, des clous à ma semelle ! Il sait aussi qu'un soulier de Noël, ça ne se mange pas ; on prend ce qu'il y a dedans, voilà tout !

— Eh bien ! je l'ai pris, dit M^{lle} Daudré d'un ton plus doux en regardant Solange et lui montrant la chaude pèlerine au crochet qui lui couvrait les épaules... J'allais vous la remettre, et puis... et puis... Enfin, je la garde ; mais, trêve aux cadeaux désormais, ou je lance tout à la rue.

Léo courut se jeter au cou de sa sœur.

— Cette pauvre Lolan qui était si heureuse de remplacer votre vilain châle, vous la remerciez drôlement. Elle a veillé cinq nuits, oui, cinq nuits, pour cette machine-là.

D'un geste vif, M^{lle} Daudré tendit la main à la jeune fille.

— Merci, dit-elle, merci, en vous grondant toutefois. Croyez-moi, il ne faut pas veiller : la vue s'use très vite, que ce soit par les larmes ou le travail...

Elle demeura un instant pensive, ne semblant ni entendre Solange qui recommandait à ses frères de vite aller aux vêpres, puis de faire un bon tour de promenade, ni s'apercevoir qu'Ary et Léo venaient s'incliner devant elle. Mais, à peine eurent-ils quitté la chambre, qu'elle leva la tête :

— Votre petit Léo est charmant.

Une naïve fierté parut sur la physionomie mobile de Solange.

— J'ai peur de trop l'aimer ! murmura-t-elle. Il est si bon ! si délicat ! si tendre !

— Son frère ne le vaut certes pas : un orgueilleux...

Vivement, Solange l'interrompit :

— Ary possède de très grandes qualités : il a de l'énergie...

— De l'entêtement.

— L'amour du travail...

— De l'ambition... C'est un orgueilleux, vous dis-je ; et, dans un an ou deux, il faudra une autre main que la vôtre pour guider ce monsieur-là. Son tuteur pourrait vous seconder.

Solange secoua négativement la tête.

— J'en doute. Il est âgé, fort occupé de travaux scientifiques, et n'a accepté la tutelle de mes frères qu'avec répugnance. Nous l'avons vu juste une fois : sa froideur nous a bouleversés ou raidis, comme vous préférerez... Pourtant, quand Ary va avoir fini ses études, et c'est prochain, je ferai, si c'est nécessaire, le voyage de Paris pour obtenir qu'il s'en occupe activement.

— Votre frère a-t-il choisi sa carrière ?

— Non... ou il n'en dit rien... Et moi, je désire qu'il soit soldat. Oh ! je le désire de toute mon âme, au prix de tous les sacrifices... Il me semble que le jour où Ary entrerait à Saint-Cyr, père tressaillerait de joie... là-haut.

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)



❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra : *La Burgonde*. — Opéra-Comique : *Fidelio*. — Nouveautés de choix.



Le titre donné à l'opéra en quatre actes et cinq tableaux de M. Paul Vidal, après bien des indécisions, n'a pas été des plus heureux. Nous pensons que celui de *La Mort d'Attila* eut inspiré plus justement le musicien et l'eut mieux conduit dans la voie des énergies comportées par son sujet, que le personnage secondaire de la *Burgonde* Ilda. Mais laissons là le titre. Nous ne comprenons pas que le livret de MM. E. Bergerat et C. de Sainte-Croix ait pu décider le jeune compositeur de la *Maladetta*, de *Guernica* et du *Mystère de la Nativité*, surtout, à entreprendre la traduction de sentiments qui paraissent contraires à sa nature ou du moins à ses aptitudes, à son talent, qui semblent faits de grâce et de douceur. Le poème de cet opéra a la prétention d'être à la fois historique, légendaire et nous pourrions ajouter fantastique, car l'invention de ce Glaive-Roi est tout à fait du domaine de la féerie et digne d'un théâtre de marionnettes ! Au lieu de ce dénouement funambulesque, combien mieux inspiré eut été le musicien, si ses librettistes eussent cherché, dans la tradition latine, les fictions symboliques dont le mysticisme religieux lui eut ouvert le vaste champ du spiritualisme, qui seul peut idéaliser une œuvre d'art et élever les amours qui entrent dans sa conception. C'est, dit-on, des traditions germaniques qu'a été exhumé le scénario de *La Burgonde*.

La partie perdue, par une réelle pénurie de situations, appelle une revanche dont le distingué chef du chant et chef d'orchestre de l'Opéra ne manquera pas de saisir l'occasion. M. P. Vidal est un travailleur acharné ; on ne peut l'accuser d'avoir cherché à augmenter le nombre des imitateurs de Wagner. Il a voulu nous offrir un opéra français, sans coupe ambitieuse, ni modernisme excessif, mais où son réel talent d'orchestration, comme le charme de sa verve mélodique pussent se donner carrière. Nous avons dit pourquoi le jeune compositeur n'a trouvé que de rares occasions de les

manifestar dans sa nouvelle partition. Signalons cependant : *Le Chœur féminin* du premier tableau, page charmante, délicieusement accompagnée de harpes, et la *Strette* du duo d'Ilda et de Gautier, d'une savante facture, et qui se termine en trio, par l'arrivée de Pyrra ; au second acte, un chant d'une attrayante harmonie d'où se détache une phrase magistrale d'Attila ; enfin, plusieurs motifs de ballet, genre où a excellé M. P. Vidal, par la couleur des sonorités et la grâce distinguée des timbres. L'ouvrage a été bien défendu par les interprètes, dont cependant plusieurs n'ont pas toujours chanté juste. M. Delmas (Attila) ne semblait pas à son aise dans ce rôle de monstre ! M. Alvarez (Gautier), le préféré d'Ilda (Mlle Bréval), a vaillamment défendu cette séduisante *Burgonde* contre les entreprises du terrible Attila et du prince Hagen (Noté), son troisième aspirant. Très dramatique toujours, la favorite répudiée Pyrra (Mme Héglon) qui a su trouver des accents presque aussi farouches que ceux du roi des Huns. Se sont encore distingués dans les autres rôles, MM. Vaguet, Bartet, Douaillet, et Mlle A. Sauvaget : un nom de circonstance !

Mise en scène somptueuse ; orchestre parfait sous la direction de M. Taffanel.

Les études du *Joseph*, de Méhul, marchent rapidement. La *Briséis*, d'Em. Chabrier, va entrer dans la période des répétitions. Les deux rôles de femme, dans cet ouvrage, sont confiés, l'un, à Mme Chrétien-Vagnet ; l'autre, à Mlle Berthet.

On voit sans peine, à la dimension de notre chronique, qu'il nous est impossible de rééditer l'histoire de *Fidelio*, inépuisable du reste, et dont la reprise vient d'avoir lieu le 30 décembre 1898, à la nouvelle salle Favart. Ce serait presque une profanation que de parler du chef-d'œuvre lyrique de Beethoven, pour n'en pas signaler toute la grandeur et la pure beauté de lignes. Bornons, aujourd'hui, notre ambition à dire que la première représentation de *Fidelio* eut lieu le 20 novembre 1805, à Vienne, au théâtre An der Wien et, qu'après un médiocre succès de trois représentations, l'ouvrage ne fut repris que le 29 mars 1806, au même théâtre. La pièce remaniée.... fut accueillie avec faveur, mais elle produisit encore un plus grand effet lorsqu'elle reparut sur la même scène le 23 mai 1814.

En France, *Fidelio* fut donné à plusieurs reprises par des troupes allemandes en 1828, en

1829, 1830, 1831, 1833 et 1842. Mme Sophie Cruvelli fit sensation dans le rôle de Léonore au Théâtre Italien en 1853. Ce fut seulement le 5 mai 1860 que le Théâtre Lyrique, sous la direction Carvalho, monta *Fidelio*, avec Mme Viardot. Mentionnons aussi la reprise de cet ouvrage au Théâtre Italien, en 1869, avec Mme Krauss qui fut une des plus complètement admirables interprètes du rôle de Léonore. M. Albert Carré a repris simplement le vieux livret de Bouilly (avec adaptation en vers de M. Antheunis), dans lequel se dessine superbement l'amour conjugal de Léonore pour Florestan. L'habile directeur a bien compris qu'il devait faire revivre cette pièce telle qu'elle fut donnée la première fois, le 20 novembre 1805, à l'An der Wien.

Ne pouvant indiquer ici les multiples beautés de cette œuvre colossale, nous engageons nos lectrices à se rendre à l'Opéra-Comique, car toutes peuvent voir cette pièce. Elles y admireront la grande figure de Léonore qui inspira toutes ces merveilleuses scènes dont la grandeur orchestrale leur causera une émotion vraie, notamment dans

les deux belles ouvertures magistralement conduites par M. André Messager.

Quant à Mme Caron, son style et sa diction sont à la hauteur de sa tâche, mais a-t-elle bien la grande voix qu'il faudrait ?

M. Bouvet, excellent, n'a plus autant d'ampleur qu'autrefois, M. Vergnet chante l'acte de la prison avec une belle et puissante voix, ainsi qu'une bonne diction. Les autres rôles sont bien tenus par Mlle Laisné, M. Beyle et M. Carbonne qui sait se tailler un succès dans celui de Jaquino.

C'en est un très beau pour l'Opéra-Comique et son vaillant directeur, M. A. Carré.

A demander : le beau *Panis Angelicus*, pour ténor ou soprano, avec accompagnement de quintette à cordes ou d'orgue. Le même, pour mezzo-sop. ou baryton, avec accompagnement d'orgue. — *Les Vendanges*, hymne, soprano, avec accompagnement de piano. — Pour le piano : *Valse nonchalante*, op. 110, compositions récentes de M. C. Saint-Saëns. Éditeur, A. Durand et fils, 4, place de la Madeleine.

MARIE LASSAVEUR.



Causerie de Quinzaine



Le déguisement complet est beaucoup moins en faveur cet hiver, chères lectrices, il est très coûteux, surtout pour les hommes, ce qui est souvent une considération. On le remplace par une demi-mesure : on se fait une tête. C'est infiniment plus simple, aussi les diners en têtes sont-ils fort en vogue cette année.

Le choix de la tête ne laisse pas d'avoir son importance, car il s'agit de trouver ce qui ira le mieux à l'air du visage, en dissimulera les imperfections, fera ressortir les avantages. On cherche, on essaie, on appelle en conseil toute la famille ; même la vieille tante à idée fixe : il y a bientôt cinquante ans, elle a eu de grands succès à un bal costumé et en garde très douce souvenance ; elle était déguisée en rosière, la toilette est simple et facile à exécuter. Robe de mousseline blanche,

large ceinture bleue, couronne de roses blanches. Tout un poème d'innocence !

Où a beau lui dire que les rosières ont fait leur temps, elle répète d'un air convaincu :

— C'est dommage, c'était si jeune fille !

Et cette phrase résume tous ses regrets.

Aussi jeune fille nous semblent les têtes en fleurs, elles ont le grand avantage d'être facilement harmonisées avec la toilette de bal, ce qui est plus difficile avec les têtes historiques ou à caractère.

Les têtes historiques nécessitent quelques renseignements sur leur personnage et le temps auquel il a appartenu. A un dîner de têtes, le voisin d'une jeune femme, tête XVIII^e siècle, lui parla de Mme du Deffand et du président Hénault, comme s'ils faisaient partie de sa société.

— Je ne connais pas cette dame, Monsieur, dit la jeune femme ; j'arrive à Paris ; si M. Hénault est président, mon mari doit le connaître, car il est magistrat aussi.

Vous jugez de l'amusement de son interlocuteur.

A propos de coiffure, il paraît que le premier acte du nouveau ministre de l'intérieur en Grèce, M. Triantaphyllacos — un seul personnage pour

tout ce nom-là — a été d'interdire formellement aux femmes le port du chapeau aux représentations théâtrales.

Pour une fois, dans une touchante unanimité, tous les organes de la Presse, sans distinction d'opinions, ont applaudi à la mesure.

Naturellement, les principales intéressées ont protesté. Un soir, dans un théâtre d'Athènes, une femme élégante arrive, ayant un tout petit chapeau sur une luxuriante chevelure. Le commissaire de police se présente, la nouvelle loi en mains, il exige l'exil du petit chapeau, et aucune protestation de la jeune femme ne peut fléchir le farouche représentant de l'autorité.

Le lendemain, la jeune Athénienne se vengeait; cette fois, elle était nu-tête, mais sa magnifique chevelure, savamment crépelée, avait pris les proportions d'un monument et les voisins durent regretter le tout petit chapeau.

Certaines mesures ont ainsi le don de passionner les foules.

Quelle agitation dans le clan photographique, dont nous sommes tous, à la pensée qu'il faudrait solliciter des permis pour prendre des vues de l'Exposition; même lorsqu'on n'était pas un professionnel et qu'on ne travaillait que pour la gloire ou son plaisir!

Vais-je à ce sujet vous donner une bonne nouvelle, ou savez-vous déjà ce que m'a appris une revue des sciences?

On trouve maintenant, dans le commerce, des solutions toutes prêtes pour préparer soi-même cartes postales, en-têtes de lettres, menus, etc. Rien n'est plus facile: on étend la solution à l'endroit qu'on désire sensibiliser et on laisse sécher dans l'obscurité; on prépare son cliché d'avance, villa, château, armoiries, devise, on s'en sert avec le papier qu'on a sensibilisé comme avec les papiers sensibilisés ordinaires, à la condition pourtant d'imprimer beaucoup plus fortement dans le châssis-presse.

Pour le bain de fixage:

3 gr. d'hyposulfite de soude,
300 gr. d'eau,
2 gr. de sel de cuisine.

Lavez dans l'eau courante, faites sécher et vous aurez une image d'un ton sépia brun plus ou moins foncé. Ne croyez-vous pas qu'on pourrait faire ainsi de jolis abat-jour; la mode des bouts de table en dévore tant par les flammes; il est pénible de voir ainsi, chaque soir, disparaître les chefs-d'œuvre d'aquarelle ou de dessin à la plume, dont on est l'auteur; les photographies se font plus vite et donnent moins de peine; nous pouvons toujours essayer, n'est-ce pas?

Un exemple venu de haut nous encourage au

travail des mains. On a fait, dernièrement, à Londres, une exposition spéciale de reliure. Les travaux d'une certaine miss Mathews ont été fort admirés et le jury leur a décerné les principales médailles. Or, savez-vous qui se cachait sous le pseudonyme de miss Mathews?

La princesse Victoria de Galles, la petite-fille de la reine d'Angleterre, qui, depuis deux ans, à l'insu de tous, a appris à relier les livres et réussit fort bien, paraît-il.

Pendant que, de ce côté de l'Océan, la fille d'un futur souverain emploie ainsi ses loisirs, sur l'autre bord, les jeunes Américaines se livrent à des transports exagérés en l'honneur du lieutenant Hobson, le héros du *Merrignac*. Sans parler des demandes en mariage, agrémentées de millions, qui lui pleuvent chaque jour, l'heureux lieutenant ne peut plus paraître en public sans un service d'ordre pour régler l'enthousiasme féminin.

L'autre jour, à Chicago, il faisait une conférence et racontait son exploit de Santiago. Les deux filles du gouverneur de la Caroline du Nord s'élancèrent sur l'estrade pour lui témoigner leur tendre admiration; immédiatement, elles furent suivies par toute la partie féminine de l'auditoire. Cent soixante femmes, entre deux haies de policemen, vinrent tour à tour exprimer au valeureux lieutenant leur enthousiasme sans bornes. A toutes, il rendit l'accolade sympathique ou l'énergique *shake-hands*. Il y en avait de jeunes, mais plus encore de vieilles, dit la gazette américaine, qui raconte le fait; elle ajoute malicieusement: « Peut-être, depuis ce jour, le lieutenant pense-t-il que l'aventure du *Merrignac* n'a pas été le plus héroïque de ses exploits. »

Combien faudrait-il mettre de points pour séparer ce que je viens de vous conter de ce que je veux encore vous dire?

Hélas! il faut prendre patience, malgré les plaisirs pour et contre de bien des doctes personnages, et quoique plus de deux mille pages aient été imprimées à ce sujet, il nous faut attendre deux ou trois années la béatification de notre Jeanne d'Arc!

Que c'est donc compliqué d'être canonisé, chères lectrices, mais il y a quelque chose de bien plus difficile encore, c'est de mériter de l'être! Songez-y, posséder toutes les vertus à un degré héroïque... quand c'est si peu facile d'en pratiquer quelques-unes à un degré médiocre, au moins pour votre amie.

EDMÉE.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie} 41, rue de la Victoire.
